

vitales, comme celle qui nous ravit Gre'gorj dans la maturité de l'âge, furent plus fortes que les inspirations du devoir, que les attraites d'une dignité académique nouvelle. Les bocages de Cessy, qui avaient abrité son activité et retenti de ses accents, devaient retenir leur hôte plus longtemps que d'habitude, et le protéger de leur salutaire ombrage, et lorsque, sur la fin de l'été, il revoyait la grande ville, où la rigueur de la destinée ne voulait pas qu'il s'insallât solidement jamais, c'était pour demander des secours à l'art médical et fuir en toute hâte vers les montagnes du Dauphiné, où les eaux thermales allaient être impuissantes à rétablir l'équilibre que le mal faisait pencher chaque jour de son côté. Tout portait donc à pressentir l'imminence d'une catastrophe, et il ne devait plus nous être donné d'entendre cette voix puissante, qui nous avait fait ses adieux, le 26 mai 1858, dans la traduction de quelques pièces échappées à la muse des poètes couronnés du Céleste-Empire. Nous devons rester sous l'impression de ces nouveautés exotiques : dans la vie académique de notre président sortant, le talent et l'activité ne connurent pas de lacune, et il n'était réservé à aucune production faible de trahir cette dégénérescence qui avertit, quelquefois trop tard, l'écrivain de songer à la retraite. Heureuse compensation, qui pourrait jusqu'à un certain point adoucir ce qu'il y a de cruel dans cette fin prématurée, venant interrompre tout à coup un labeur utile, qui ne demandait plus que quelques années, pour voir resplendir le couronnement, au sommet de l'édifice. Mais que parlé-je d'oeuvre inachevée ? La liste des publications de notre confrère ne suffit-elle pas à fonder solidement sa réputation et à recommander son nom à la mémoire de la postérité ? Quelques pages de plus, quelques distinctions nouvelles n'auraient rien ajouté à ses titres ; quelques années de plus n'auraient pas permis de